Dix-septième année. — N° 393. 15 Mai 1913 Le Numéro : 50 Cent.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

LES

Romans de l'état second

Les Escholiers, dont le brillant auteur dramatique Robert de Flers fut l'un des directeurs, ont révélé au public plusieurs œuvres intéressantes. Ils viennent de jouer avec un vif succès l'*État second*, de M. François de Nion. On sait que M. de Nion, critique, romancier, auteur dramatique, a publié des romans de fantaisie érudite et délicate, des pastiches de la langue du grand siècle, et des œuvres vigoureuses, d'une âpre observation, comme les *Façades*. Mais les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* se rappelleront surtout sa *Morte irritée*, que nous avons analysée ici. C'est l'histoire d'un homme que l'ombre d'une amie défunte revient obséder après son mariage. Toujours elle se dresse, à peine visible mais glaçante, entre la nouvelle épouse et l'ami dont elle est jalouse encore, et elle détruit son bonheur.

M. de Nion a donné, dans l'*Etat second*, une nouvelle preuve de l'intérêt que lui inspirent les mystères du psychisme. En voici le sujet : une jeune femme délicate et nerveuse, Lucienne, aime tendrement son mari, Gaston, bellâtre peu digne de cette ardente tendresse et qui flirte avec une jolie cousine divorcée, Madeleine.

Or, brusquement, Lucienne disparaît dans un incendie analogue à celui du Bazar de la Charité (mes souvenirs sont un peu imprécis; je ne crois pas que ce soit dans celui du Bazar de la Charité même, dont M. de Nion a fait une description tragique dans ses *Façades*). Elle disparaît; nul ne doute qu'elle ait péri dans l'affreux sinistre.

Au second acte, un an après, le docteur Josnart et sa femme (père et mère de Lucienne) sont venus cacher leur douleur sur une petite plage bretonne que Lucienne connut et aima. Or, un jour, en se promenant autour du village, le docteur Josnart pousse un cri de surprise, d'effroi : il voit devant lui Lucienne, sa fille ! C'est bien elle, l'œil d'un père ne saurait s'y tromper ; mais Lucienne ne le reconnaît pas, et pas davantage elle ne reconnaîtra sa mère, lorsque le docteur l'amène chez eux, sous prétexte d'achats de lingerie ; car cette jeune femme est employée chez la mercière du bourg.

Echappée à la catastrophe, la terreur a provoqué chez Lucienne une amnésie complète pour tout ce qui touche à sa personnalité de Lucienne Josnart ; une nouvelle personnalité est apparue en elle, et une sorte d'instinct l'a guidée vers ce village breton qu'elle aimait. Lucienne est dans l'état second, comme nous l'explique le docteur Josnart. Spécialiste des maladies nerveuses, psychiâtre éminent, le docteur n'a pas devant ce fait extraordinaire l'effarement qu'aurait un simple mortel. Il a vu vingt fois des cas pareils dans sa clinique. Et c'est pour lui un jeu de réveiller Lucienne, de la rendre à sa conscience.

Le premier cri de la jeune femme est vers son mari : mais Gaston a épousé Madeleine ! N'importe, Lucienne court le rejoindre, et sa douleur est cruelle de le trouver si dépris d'elle, si étranger. Elle veut mourir ; mais la science réparera le tort qu'elle a causé. Le psychiâtre replonge sa fille, à laquelle il doit ainsi renoncer, dans l'état second, dans cette nouvelle personnalité qui lui donne une vie nouvelle et la chance de rencontrer un autre bonheur.

❋

Cette question si curieuse des apparences de personnalités multiples a été traitée plusieurs fois

dans l'*Echo*, notamment à propos de l'américaine Molly Faucher, chez qui se manifestaient plusieurs personnalités (par exmple, cette vieille dame du Massachussets s'en allait parfois à l'école avec un petit panier) et à propos de la « triple miss Beauchamp » dont le cas fut exposé en 1911 par le docteur Worton Prince, professeur de pathologie nerveuse, médecin des hôpitaux de Boston.

Miss Beauchamp, ou la très honorable per sonne que l'on désignait par ce nom supposé, vint demander les soins du docteur. Il la traita par la suggestion hypnotique. Or, un jour qu'elle était endormie dans son cabinet et pendant qu'il lui donnait les suggestions appropriées, une nouvelle personnalité apparut. C'était, sous la forme de miss Beauchamp, un visage transformé, un autre son de voix, un autre esprit, un autre caractère. Les yeux clos, la nouvelle personne se mit à parler gaiement, avec volubilité. Miss Beauchamp était une jeune fille fort réservée et l'expression de son visage restait habituellement mélancolique. La nouvelle venue, qui se donnait le nom de Sally, apparut sous l'aspect d'une gamine enjouée, malicieuse, impertinente. Elle spécifia tout de suite qu'elle était une autre personne que miss Beauchamp, à l'égard de laquelle elle exprimait de l'aversion et une sorte de mépris. Lorsque le docteur interrompit le sommeil hypnotique de sa cliente, ce fut la sérieuse miss Beauchamp qui se réveilla.

Sally ne se montrait que pendant les sommeils hypnotiques de miss Beauchamp; mais bientôt elle prit une possession plus fréquente et plus complète du corps de la jeune fille, dont elle abusa, par exemple, étant très vive, pour faire de longues courses qui laissaient miss Beauchamp totalement épuisée. Elles n'avaient ni le même tempérament, ni la même santé. Miss Beauchamp étant tombée malade, le docteur Prince fut appelé. Quand il arrive, miss Beauchamp est très agitée et délire, elle ne reconnaît pas le docteur, ni personne. Et tout à coup voilà Sally, calme et sensée, avec un pouls normal. Le docteur lui explique ce qu'il faut faire, et, bonne fille pour une fois, elle consent à prendre les remèdes que miss Beauchamp refusait. Sally savait tout de miss Beauchamp et même ses pensées, tandis que l'autre ignorait tout de Sally. Cependant, disait le docteur, la miss Beauchamp numéro deux ne connaissait pas la sténographie et le français, qu'avait appris la première.

Un jour une troisième personnalité se révéla « C'est Becky ! » dit Sally. Becky ignorait tout, se perdait dans les rues de la ville. Elle était « dans la situation de quelqu'un qui serait tombé de la planète Mars ». Miss Beauchamp, désespérée de se sentir ainsi triple, résolut d'entrer au couvent (et ce n'était pas une mauvaise idée). Sur quoi Becky, plus désespérée encore, avale du laudanum. Mais Sally court à toutes jambes chez le docteur, qui la fait vomir en temps utile.

Comment finit cette lutte émouvante des trois miss Beauchamp ? Je ne sais ; pas plus que je ne sais si cette étrange histoire était bien certaine.

*

Pierre Janet, dans ses curieuses études, et notamment dans l'*Automatisme psychologique*, expliquait les faits dits spirites dans lesquels se manifeste évidemment une intelligence étrangère au médium, par cette hypothèse de la désagrégation psychologique ou du dédoublement des personnalités Il avait tiré des faits observés dans l'hypnotisme cette conclusion que le moi humain n'est pas doué de cette unité rigoureuse qu'on lui avait reconnue jusqu'à nos jours. Il y avait chez certains sujets (et sans doute en germe chez tous les hommes) en plus de l'existence normale du sujet, une autre existence psychologique non pas seulement alternante, comme dans les cas cités plus haut et dans d'autres plus célèbres, mais coexistante, simultanée. « On s'est accoutumé, dit-il, à admettre sans trop de difficultés que les variations successives de la personnalité, le souvenir, les caractères qui forment la personnalité, pouvaient changer sans altérer l'idée du moi, qui restait un à tous les moments de l'existence. Il faudra, croyons-nous, reculer plus encore la nature véritable de la personnalité métaphysique, et considérer l'idée même de l'unité personnelle comme une apparence qui peut subir des modifications. » Les médiums, dans l'opinion de Janet, sont des somnambules incomplets dont la

personnalité se dédouble, comme on le voit chez les hypnotisés. C'est leur seconde personnalité qui trace les écritures inconscientes et cependant intelligentes du médium, frappe des coups intelligents et dit des paroles raisonnables, sans que la première personnalité en ait conscience ni souvenir.

Le système des personnalités multiples a été solidement réfuté par le P. Roure (*Doctrines et problèmes*), par l'abbé Piat (*la Personnalité humaine*) et par bien d'autres. L'unité du moi paraît bien la plus certaine et la mieux établie des vérités philosophiques, ayant pour elle, selon l'expression du P. Lescœur, « le sens commun de tous les temps et l'expérience de tous les hommes. »

GEORGE MALET.

"LA MORT" par Maurice Maeterlinck

II

Pour l'hypothèse spirite, M. Maeterlinck nourrit une particulière tendresse et on a le sentiment qu'il cherche avidement, parmi la multiplicité des phénomènes dits spirites, celui qui lui permettra de pousser son cri de foi. Mais M. Maeterlinck a deux êtres en lui : celui qui voudrait croire (le poète, l'homme d'imagination) et celui qui doute (l'homme de raison). Le premier rêve, évoque, soupire, espère; le second anéantit et déçoit ce que le premier avait conçu.

C'est particulièrement dans les archives de la Society for Psychical Research, créée à Londres il y a trente ans, que M. Maeterlinck trouve — presque exclusivement — sa documentation. Crookes, Hodgson, Myers, Lodge, W. James, sont les hommes auxquels il se réfère. Il en proclame — peut-être pour se donner à lui-même plus d'assurance — l'esprit désintéressé et la méthode scientifique. Certes, on ne saurait dénier à ces savants personnages des qualités éminentes. Il reste à démontrer qu'ils n'entreprenaient pas leurs expériences avec une arrière-pensée spirite, avec la conviction inavouée mais latente qu'elles allaient apporter la preuve que les morts se manifestent aux vivants. Et cela ne laisse pas que d'être inquiétant.

Pour donner toute sa clarté à ce débat, nous distinguerons deux choses :

1° La matérialité des phénomènes spirites;

2° Leur interprétation;

Sur le premier point — et en ceci nous nous séparons des sceptiques qui, *à priori* et un peu sottement, nient jusqu'à l'existence de phénomènes éminemment intéressants — nous concéderons à M. Maeterlinck que les expériences qu'il rapporte ont eu un résultat probant et concluant ; que les phénomènes de télépathie, de télergie, de prévision, de matérialisation, d'écriture automatique, etc.., ont une existence réelle, capable de stupéfier l'esprit le moins prévenu. Ici même, dans cette Revue qui a suivi depuis de nombreuses années, et on pourrait dire au jour le jour, les moindres manifestations métapsychiques, nous avons affirmé notre foi en leur authenticité.

C'est sur le second point que nous sommes en désaccord. Qu'il existe des médiums possédant d'exceptionnelles qualités et que ces médiums soient capables de provoquer des phénomènes déconcertants, soit ; mais qu'un seul de ces phénomènes établisse une communication quelconque entre les vivants et les morts, cela, non !

⁂

M. Maeterlinck a cependant entrevu la vérité et la saine raison parle pour lui lorsqu'il dit :

« Maintenant, que penser de tout ceci ? Faut-il avec Myers, Newbold, Hyslop, Hodgson et tant d'autres qui ont longuement étudié le problème, conclure à l'incontestable intervention de forces et d'intelligences qui reviennent de l'autre rive du grand fleuve que l'on croyait infranchissable ? Faut-il reconnaître qu'il est des cas de plus en plus nombreux, où il n'est plus possible d'hésiter entre l'hypothèse télépathique et l'hypothèse spirite ? *Je ne le crois pas.* Je n'ai nul parti pris — à quoi bon en avoir dans ces mystères ? — aucune répugnance à admettre la survivance et l'intervention des morts ; mais il est sage et nécessaire, avant de quitter le plan terrestre, d'épuiser toutes les suppositions, toutes les explications qu'on y peut découvrir. Nous avons à opter entre deux inconnus, deux miracles, si l'on veut, dont l'un est situé dans le monde que nous habitons et l'autre dans une région qu'à tort ou à raison nous croyons séparée de nous par des espaces sans nom, qu'aucun être, vivant ou mort, n'a traversés jusqu'à ce jour. *Il est donc naturel que nous demeurions chez nous, dans notre monde, tant que nous y pourrons tenir*, tant que nous n'en serons pas impitoyablement expulsés par une série de faits irrésistibles et irrécusables, issus de l'abîme voisin. » Et plus loin : « Or, en examinant ces faits (transmission de pensée d'inconscient à inconscient, vision à distance, clairvoyance subliminale),

quelque étranges et vraiment inouïs que soient certains d'entre eux, je n'en rencontre pas un seul qui sorte franchement de ce monde ou vienne indubitablement de l'autre. Ce sont, si l'on veut, de prodigieux incidents de frontière; *mais on ne peut affirmer que la frontière ait été violée.* »

Il est permis de penser que ces paroles décevront terriblement ceux qui avaient espéré trouver en M. Maeterlinck un nouvel et redoutable champion de leur doctrine. D'autre part, nous avons déjà parcouru les trois quarts du livre et rien ne nous permet de penser que le problème posé par l'auteur ait fait un seul pas en avant.

Mais que M. Maeterlinck se rassure. Son scepticisme, sur l'interprétation spirite des phénomènes métapsychiques, est partagé par d'éminents esprits qui se sont vivement intéressés, comme lui, à ces phénomènes.

Qu'on se rappelle les « Mémoires » de M. C. Flammarion où, à propos des expériences faites chez V. Hugo, l'auteur leur donne une explication naturelle et refuse de croire à leur objectivité. Actuellement, il est un grand savant dont M. Maeterlinck semble ignorer les études et qu'il aurait grand profit à consulter ; j'ai nommé M. Boirac, recteur de la Faculté de Dijon. M. Boirac ouvre la voie qu'il faut suivre et ramène au pur domaine scientifique des faits dont l'interprétation spirite avait faussé le sens. Oui, demain, les phénomènes spirites apparaîtront comme les manifestations d'états nerveux encore inexpliqués et qui n'ont d'autre théâtre que les individus eux-mêmes. C'est là qu'est la vérité et non dans une explication romantique qui flatte les rêves imaginatifs.

***

Il n'en reste pas moins que — toute question de doctrine réservée — M. Maeterlinck a su grouper et analyser d'une façon fort attrayante les divers phénomènes étudiés depuis moins de trente ans par la S. P. R. et relatés dans ses « Procedings ». Il s'attache particulièrement à ceux qui se rapportent ou du moins sont censés se rapporter à la vie d'outre-tombe, savoir :

1° Les apparitions objectives de défunts;

2° Les manifestations obtenues par l'intermédiaire de médiums (apparitions provoquées ou communications avec les morts).

L'auteur admet la réalité des apparitions de défunts étudiées par Crookes, Wallace, Dale-Owen, Aksakof, etc., mais il n'y fait qu'une allusion rapide. Par contre, il consacre tout un chapitre aux communications avec les morts par la parole et l'écriture automatique et par l'intermédiaire des médiums en trance. Il rapporte le cas de *Myers* qui, ayant promis, de son vivant, de se manifester à ses amis après la mort, tint parole, mais il reconnaît que ses communications sont *déconcertantes et puériles*. Notons, en passant, que la théorie théosophique des *purifications* successives recevrait ici une atteinte qui ne paraît pas avoir été prévue par M. Maeterlinck, s'il admet que c'est bien Myers qui s'est manifesté après la mort.

L'auteur rappelle également la communication « post mortem » connue sous le nom de « Mrs Piper's Hodgson Control », où Piper s'est manifesté par l'écriture automatique. Les paroles de Piper ont surtout trait à des réminiscences, assez singulières reconnaissons-le ; mais quand on en vient à des questions décisives, la communication devient tout à fait déconcertante. Une citation en fera la démonstration... « Mais quand, après tant d'histoires oiseuses, William James lui pose enfin les questions essentielles qui nous brûlent les lèvres : « Hodgson, qu'as-tu à nous dire au sujet de l'autre vie ? » le mort devient évasif *et ne cherche que des échappatoires* : « Ce n'est pas une vague fantaisie, mais une réalité », répond-il. « Hodgson, insiste Mme William James, vivez-vous comme nous, comme les hommes ? » — « Que dit-elle ? » fait l'esprit, qui feint de n'avoir pas compris. — « Vivez-vous comme nous ? » répète William James. — « Avez-vous des vêtements, des maisons ? » ajoute sa femme. — « Oui, oui, des maisons, mais pas de vêtements. Non, c'est absurde ! Attendez un moment, il faut que je m'en aille. » — « Mais tu reviendras ? » — « Oui ». — « Il est allé reprendre haleine », remarque un autre esprit nommé Kechos, qui intervient subitement. »

M. Maeterlinck pense que, pour que l'épreuve fût concluante, il faudrait que ni le médium, ni les témoins n'eussent connu le mort dont ils reçoivent la communication. Et il finit par une conclusion désabusée : « Pourquoi se restreignent-ils ainsi ? Pourquoi se cantonnent-ils aussi obstinément dans l'étroite bande de terrain que la mémoire occupe aux confins des deux mondes, et d'où ne peuvent nous venir que des témoignages indécis ou suspects ? Ils n'ont donc point d'autres issues ni d'autres horizons ? etc... » N'y a-t-il pas dans ces paroles de M. Maeterlinck comme l'écho d'une déception ? Ici c'est le poète qui parle.

***

Le chapitre VII se rapporte à la *Correspondance croisée*. Un esprit unique se manifeste en même temps à travers plusieurs médiums éloignés les uns des autres et qui ne communiquent pas entre eux. Chaque message, pris isolément, est inintelligible ; les divers messages rassemblés forment un tout cohérent. Sir

Oliver Lodge pense — et tous les spirites de faire chorus — qu'un tel phénomène exclut l'hypothèse d'une communication télépathique, mais M. Maeterlinck (Maeterlinck le raisonnable) *croit que la suspicion télépathique n'est nullement écartée.* Du médium Stainton Moser qui, à l'état normal, est peu instruit et qui, lorsqu'il est en transe, incarne des érudits de l'antiquité tels que Plotin ou Grocyre, ami d'Erasme, M. Maeterlinck pense aussi qu'il n'y a pas là nécessairement une manifestation de l'esprit des morts. Réminiscence, suggestion à distance, lecture subliminale, explique-t-il, et plus loin : « Ces facultés ne sont pas plus merveilleuses que celles dont nous nous servons chaque jour sans nous émerveiller, notre mémoire par exemple, notre pensée, notre imagination, que sais-je? Elles font partie du grand miracle que nous sommes. »

Enfin M. Maeterlinck fait une allusion discrète au bureau Julia, fondé par William Stead et dont nous avons parlé ici même, autrefois. Il rappelle que ce bureau annonça la mort de la reine Draga.

Mais pourquoi le bureau Julia ne put-il annoncer à William Stead le désastre du *Titanic*?

Tragique point d'interrogation sur lequel je finirai ce deuxième article sur la « Mort » de M. Maeterlinck.

(*A suivre.*) R. FARAL

LA BAGUETTE DES SOURCIERS

M. Henri Mager, l'ingénieur en hydrologie souterraine bien connu, qui eut l'initiative du Concours des Sourciers, et en présida le jury, qui contribua ainsi à faire reconnaître que la baguette et le pendule sont des instruments précis entre certaines mains, vient d'adresser sur la cause des mouvements de la baguette et du pendule une double note à l'Académie des Sciences, les 21 et 28 avril. Cette note est intitulée : « Communication sur les lignes de force susceptibles d'influencer l'homme et d'être enregistrées par une simple baguette ». Nous croyons intéressant de la reproduire.

Note de M. Henri Mager

Lorsque, sous un fil parcouru par un courant électrique, passera un homme doué d'une sensibilité spéciale mais cependant fort commune, tenant en main et horizontalement l'une de ces baguettes de coudrier ou de bois fibreux en forme de fourche, qu'il utilise surtout comme instrument enregistreur des influences senties, consciemment ou inconsciemment, par son organisme, sa baguette marquera instantanément l'influence qu'il aura sentie, en dessinant un brusque mouvement de rotation.

Le phénomène est constant, et complètement indépendant de la pensée de l'observateur : si le courant passe, la baguette entre en rotation ; si le courant ne passe pas, la baguette demeure inerte.

Ce ne sont pas seulement les courants électriques qui agissent par réaction sur la baguette, tous les courants, de quelque nature qu'ils soient, ont une même action.

Place-t-on près d'un courant gazeux ou d'un courant d'air, par exemple près d'un ancien égout ou d'une galerie de carrière, l'un de ces hommes que j'ai appelés baguettisants, sa baguette de bois, tenue horizontalement se relèvera, comme mue par un puissant ressort, au moment où celui qui la tient franchira l'un ou l'autre bord du courant; il peut traverser ce bord deux fois, dix fois, cent fois, les yeux ouverts ou les yeux bandés, et chaque fois, au moment précis où il passera sur la limite, la baguette se relèvera brusquement.

Menons ce même baguettisant près d'un courant d'eau souterraine connu ou à la rigueur près d'une canalisation métallique dans laquelle l'eau circule; dès qu'en s'avançant lentement vers le courant, il franchira l'une des rives, sa baguette de bois tenue horizontalement se relèvera d'un bond.

Portée sur la perpendiculaire qui coupe un cours d'eau souterrain, la baguette éprouvera des mouvements nets, tranchés, toujours les mêmes, au-dessus de la rive droite et au-dessus de la rive gauche, elle se relèvera (vers le visage de l'observateur) ; à une certaine distance en avant de l'une des rives, et au-delà de l'autre rive, elle s'abaissera (vers le sol).

Depuis plus de trois siècles, en France et en Europe, on observe ces mouvements qui sont d'une régularité absolue ; toutefois, l'allure de la réaction pourrait varier si la baguette, au lieu d'être en bois, comme je le spécifie, était faite de certains métaux à réactions particulières ou si le baguettisant prenait une attitude d'observation autre que l'horizontale, et tenait, par exemple, ses mains à hauteur du front.

En présence de tous les corps, mais plus particulièrement en présence des corps minéraux, la baguette de bois tenue horizontalement marquera des mouvements d'oscillation, elle s'élèvera ou s'abaissera. Je dois ajouter que la faible influence d'une mince fragment de corps ne sera sentie que par un baguettisant, qui, doué d'une belle sensitivité, aura su, dans chaque cas particulier, se mettre en état de réceptivité pour le cas considéré.

C'est ainsi qu'au cours des expériences faites à Paris, le 30 mars dernier, on a dit à deux baguettisants : « Mettez-vous en état de réceptivité pour cinq métaux déterminés, et dites-nous si l'un de ces cinq métaux est renfermé dans l'enveloppe que voici », l'expérience répétée cinq fois a cinq fois donné un résultat exact.

Il est ainsi établi par des observations nombreuses et méthodiques que la baguette de bois en forme de fourche, tenue par des hommes à forte sensitivité, a été vue oscil-

lant, par un mouvement ascendant ou descendant, en présence de courants électriques, de courants gazeux et liquides et de corps métalliques notamment de métaux et de minerais.

Une explication de ces phénomènes peut-elle être donnée? Je crois pouvoir dire que ces phénomènes n'ont rien de mystérieux; ce sont des faits d'ordre physique. Partant de cette première constatation, que la baguette se meut à proximité d'un courant électrique, c'est-à-dire au moment où l'homme qui la tient pénètre dans un *champ électrique* et se trouve touché par des *lignes de force*, je suis amené à croire et à dire que les lignes de force ont une action sur cet homme, qu'elles l'influencent et que leur influence amène une réaction sur la baguette.

En présence d'un courant gazeux, d'un courant d'air, d'une cavité souterraine, la baguette agit de la même manière qu'en présence d'un courant électrique. Ne suis-je pas conduit par cette seconde constatation à penser que les courants gazeux et les courants liquides doivent être, comme les courants électriques, entourés d'un champ d'influence avec lignes de force agissant sur le baguettisant.

Enfin, en présence d'un corps métallique, voyant encore la baguette se relever ou s'abaisser, lorsque le baguettisant s'approche de ce corps, je serai tenté de supposer qu'un corps minéral est, comme un courant électrique, gazeux ou liquide, entouré d'un champ d'influence avec lignes de force.

Cette suposition deviendra une certitude, lorsque je verrai le baguettisant — ce que j'ai vu maintes fois — dessiner sur le sol les limites précises du champ d'influence ; lorsque je le verrai, répétant une expérience déjà familière aux sensitifs de la fin du XVIIIe siècle, m'indiquer en hauteur les limites du champ d'influence.

La détermination des champs d'influence environnant les corps métalliques a été faite en ma présence, à des époques et dans des lieux différents, par plusieurs expérimentateurs ; après l'expérience du 30 mars, qui est de même ordre, puisque, s'il ne s'agissait pas de fixer les limites d'un champ d'influence, il fallait du moins déterminer la présence d'un champ et reconnaître par quel métal il était créé, expérience qui, d'ailleurs, s'enchaînait étroitement aux expériences des 27, 28 et 29 mars, je dois admettre que les corps minéraux et probablement tous les corps de la Nature sont entourés d'un champ d'influence avec lignes de force.

Les lignes de force seraient comme des prolongements immatériels de la Matière, lignes dont l'étude se poursuit grâce à la baguette, appareil enregistreur, et qui, pour l'instant, me paraissent avoir des propriétés complexes de nature plutôt électrique.

Ainsi donc, par généralisation, et aussi par certains faits particuliers d'observation, j'ai été amené à admettre :

1° Que tous les courants, qu'ils soient électriques, gazeux ou liquides, créent autour d'eux un champ d'influence avec lignes de force ;

2° Que tous les corps de la Nature et plus particulièrement les corps minéraux créent autour d'eux, comme les courants, un champ d'influence avec lignes de force ;

3° Que ce sont ces champs d'influence et ces lignes de force qui impressionnent le sensitif, armé ou non d'une baguette.

Si nous le supposons armé d'une baguette, c'est-à-dire d'un appareil enregistreur, que va-t-il advenir quand ce baguettisant atteindra la limite du champ d'influence d'un courant ou d'un corps quelconque ?

Le corps de l'opérateur, comme tous les corps, se trouvera entouré d'un champ d'influence. Les lignes de force émises par l'homme et conduites par sa baguette fourchue entreront en contact avec les lignes de force émanées du corps considéré.

Si nous admettons provisoirement, comme diverses expériences tendent à le faire supposer, que parmi les faisceaux de lignes de force les uns sont centrifuges et les autres centripètes, nous comprendrons que dans certain cas la baguette en rapport avec certains faisceaux paraîtra subir une attraction, et que dans certains autres cas, en rapport avec d'autres faisceaux de sens contraire, elle paraîtra subir une répulsion.

Ainsi se trouverait expliqué le double mouvement de la baguette de bois, qui tantôt se relève et tantôt s'abaisse.

HENRI MAGER.

Ingénieur en Hydrologie souterraine.

⁂

[Voici une intéressante communication de M. Lauby, docteur ès-sciences, collaborateur au service de la carte géologique de France].

Au cours de l'été de l'année 1896, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de M. Perrier, facteur de Saint-Flour (Cantal), réputé dans la région pour découvrir les sources à l'aide d'une fourche de noisetier.

J'étais d'un scepticisme absolu quant aux résultats obtenus par cette méthode ; mais, licencié depuis quelques mois, j'étais néanmoins curieux d'observer : s'il se produisait réellement un mouvement de rotation de la baguette au voisinage des sources, si ce mouvement était indépendant de la volonté de l'opérateur et le cas échéant d'en recchercher la ou les causes.

Très obligeamment, M. Perrier effectua pour me convaincre des recherches d'eau courante sur des terrains de nature variée, la baguette oscillait, en effet, sur certains points et l'opérateur concluait à l'existence de courants d'eau souterrains ou de sources ; mais le contrôle de telles observations était difficile, d'autant que le sourcier pouvait, au préalable, connaître l'hydrologie des lieux explorés.

Pour éliminer cette cause d'influence, j'ai demandé à M. Perrier d'explorer plusieurs propriétés où je

savais qu'il existait des drains anciens dont l'orientation m'était connue ; après avoir parcouru les terrains, M. Perrier jalonna exactement le système de drainage.

Je me trouvais donc en présence d'un fait curieux,



UN SOURCIER DU MOYEN-AGE

et j'observais avec soin le mouvement des mains et des muscles de l'opérateur dans l'espoir de trouver une cause à la rotation étrange de la baguette.

Les muscles étaient toujours fortement tendus ; la baguette elle-même faisait l'office de ressort ; mais, aucun fait ne permettait de conclure à un mouvement conscient ou inconscient de l'opérateur.

Cependant, l'idée d'une action réflexe possible m'obsédait ; pour me faire une conviction, j'essayais d'opérer moi-même. M. Perrier m'apprit à préparer et à tenir une furcelle de noisetier. J'observais alors que, sur un courant d'eau inconnu ou connu, je sentais nettement, dans mes mains fermées, un effort de torsion de la baguette que j'étais impuissant à empêcher.

Il me fallait donc admettre que les mouvements de la furcelle n'étaient pas dus à la volonté de l'opérateur, qu'il y avait une ou d'autres causes agissantes que je ne connaissais pas et que je cherchais en vain.

En 1899 j'ai pu mettre à l'épreuve les indications de la baguette. Je transformais en un jardin verger une luzernière située au faubourg Saint-Jacques, à Saint-Flour. Il me fallait de l'eau pour les arrosages ; j'étais là sur un sous-sol basaltique uniforme sans déclivité, où l'examen géologique ne me permettait pas de fixer le point le meilleur pour le creusement d'un puits. J'explorais la surface du sol à la baguette, un forage fait au point indiqué par la furcelle rencontra à 2 m. 50 de profondeur deux anciens conduits en pierres qui se coupaient là à angle droit ; la fouille fut approfondie jusqu'à la rencontre d'un banc argileux et le puits donne toute satisfaction.

Un second fait est non moins intéressant. En explorant à la baguette les environs immédiats de la source thermo-minérale de La Chaldette (Lozère), j'observais à l'extrémité sud du parc de l'établissement une rotation très vive de la furcelle, j'en avais conclu qu'il devait y avoir là une source. Quelques mois plus tard en faisant la bibliographie des travaux relatifs à cette station, les observations d'auteurs anciens m'apprenaient qu'une source minérale ferrugineuse froide existait jadis en ce point.

Fin septembre 1912 et les 10 et 13 avril 1913, j'ai fait les expériences suivantes :

1° Ayant déterminé à l'aide d'une furcelle de noisetier le parcours souterrain N.W-S.E. d'une source issue des brèches andésitiques et dont la résurgence était à 50 m. en aval de son point d'origine, je me suis placé sur le courant d'eau. Au moment où la furcelle s'élevait pour prendre une position verticale, j'ai prié M. Boudou, professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux, de me mettre la main sur l'épaule, immédiatement, la furcelle a effectué un mouvement descendant très vif en dépassant sa position horizontale primitive. L'expérience faite à plusieurs reprises a toujours donné le même résultat.

Dans les mêmes conditions, le fils de M. Boudou provoquait un mouvement ascendant de la furcelle qui amplifiait notablement son mouvement primitif, la furcelle passait rapidement à la position verticale supérieure pour atteindre une position horizontale inverse de celle de son point de départ. L'expérience renouvelée s'est toujours produite dans le même sens.

M. Chadel, docteur en droit, avocat à Saint-Flour,

provoquait aussi un mouvement ascendant de la furcelle mais de bien moindre intensité.

Enfin M. le chanoine Trioullier ne marquait aucune action sur le mouvement propre de la furcelle.

Quelle que soit l'épaule touchée, quelle que soit la main agissante, les résultats ont été les mêmes pour chaque opérateur.

2° Dans un terrain gneissique, coupé de filonnets de granulite, deux filets d'eau de direction N. S. et N. W.-S. E. ont été explorés à la furcelle, et les mêmes expériences ont été faites.

M. Théron, docteur en théologie, professeur à l'Ecole de Saint-Flour, a accusé un mouvement ascendant de la furcelle, mais moins intense que celui produit par M. Paul Baduel, rédacteur au *Courrier d'Auvergne*.

M. Jean Fabre, érudit sanflorain, a manifesté une influence inverse très nette ; tandis que M. Rey, professeur de philosophie au Collège de Saint-Flour, n'influençait pas la furcelle.

MM. Fabre et Baduel placés derrière moi m'ont alternativement et à plusieurs reprises touché les épaules sans qu'il me soit possible de savoir lequel des deux agissait, la furcelle a enregistré des mouvements ascendant ou descendant suivant le contact de l'un ou l'autre opérateur.

3° Sur les conduites d'eau orientées W. E. et N. S. qui alimentent la ville de Saint-Flour, ces expériences ont été faites en présence de MM. Rey, Levrault, Barrère, Diat, professeurs au Collège de Saint-Flour et de quelques élèves de la classe de philosophie.

M. Barrère, professeur d'allemand, a produit, sur la furcelle, en mouvement ascendant, une rotation en sens inverse particulièrement intense. M. Levrault, professeur de Lettres, a également accusé un mouvement descendant de la baguette, mais faiblement marqué.

L'élève Pierre Cantournet a influencé vivement le mouvement ascendant de la furcelle ainsi que l'élève Lucien Hugon, mais ce dernier à un degré beaucoup moindre.

M. Barrère et l'élève Cantournet ayant placé simultanément l'une de leurs mains sur mes épaules, la furcelle en mouvement ascendant a effectué un mouvement de rotation inverse en s'inclinant très lentement vers le sol, et qui semblait indiquer chez M. Barrère une influence plus intense que l'influence d'ordre inverse de M. Cantournet.

L'expérience faite avec M. Levrault et l'élève Cantournet a eu pour résultat d'immobiliser la furcelle qui n'a plus accusé de mouvements de rotation.

Après chaque série d'expériences, des furcelles ont été mises entre les mains des opérateurs témoins, les personnes qui avaient provoqué un mouvement ascendant de la furcelle ont obtenu elles-mêmes une rotation de la baguette sur les courants d'eau. Au contraire, les personnes qui n'avaient manifesté aucune influence sur l'oscillation de la furcelle ou qui avaient provoqué un mouvement descendant ne l'ont pas fait mouvoir, bien que placées dans les mêmes conditions que les opérateurs sensibles.

A. LAUBY.

Docteur ès-sciences, collaborateur au service de la carte géologique de France, correspondant du ministère de l'Instruction publique.

Le Congrès Spirite

Genève, 12 mai. — Le congrès spirite a commencé le 9 mai à Genève. Bien qu'il se qualifie d'universel, il comprend assez peu de délégués.

M. Léon Denis présida la première séance, qui eut lieu le matin. Dans un éloquent discours, il s'efforça de faire honneur à l'influence des doctrines spirites des progrès accomplis depuis vingt ans dans les sciences.

C'est elle qui, selon lui, a incité les savants à diriger du côté des forces invisibles ces recherches, qui ont abouti à la découverte de la radio-actisité. Dans le domaine de la philosophie, qui pourrait soutenir, toujours suivant M. Denis, que l'intention, la clairvoyance, dont M. Bergson a fait les bases de son système aujourd'hui si en vogue, ne présentent pas certaines analogies avec les facultés médiumniques du spiritisme ?

De nombreux orateurs ont pris la parole après lui.

L'un d'eux déclara : « Il faut que le spiritisme conserve un caractère critique et scientifique. Il faut le mettre à l'abri des naïvetés et des superstitions qui auraient pour résultat de le discréditer. » « Le spiritisme, dit un autre, sera le trait d'union entre le christianisme d'hier et la religion de demain. »

On a particulièrement remarqué les communications du pasteur Benezech, de Montauban, de M. Albin Valabrègue, qui a proclamé la nécessité d'affirmer la croyance au Christ, de MM. Philippe, avocat à Paris, Hanson Hey, d'Halifax, Wallis, directeur du *Light*, le journal spirite anglais bien connu.

La séance, levée à midi et quart, a été reprise à trois heures pour la discussion de la pratique de la médiumnité.

Le médium, d'après les spirites, est, on le sait, un sujet de sensibilité extrêmement développée et qui peut, par intermittence, percevoir des phénomènes du monde invisible avec lequel il sert, comme son nom l'indique, d'intermédiaire. C'est un être passif, une

sorte d'agent récepteur des communications de l'au-delà. Le débat sur le déterminisme et le libre arbitre fut à cette occasion évoqué devant le congrès. MM. Beziat et Pillaut, de l'institut psychosique de Douai, soutinrent que l'homme n'est pas libre de ses actes, qu'il est *psychosé*, c'est-à-dire déterminé. Cette thèse ne devait pas rencontrer devant l'auditoire une approbation unanime. Elle fut combattue par MM. Gabriel Delanne et Léon Denis, qui s'affirmèrent partisans du libre arbitre. Ils déclarèrent que si certaines actions humaines paraissent déterminées, elles sont une survivance d'animalité, le résultat d'une évolution retardée, ou bien elles constituent l'expiation de fautes commises au cours d'existences antérieures. C'est une explication spirite.

Après cette digression, on parla de l'opportunité de créer une école de médiums : création indispensable, soutinrent les uns, pour préserver les médiums du charlatanisme; création inutile, déclarèrent les autres, car la médiumnité est un don spontané à manifestations intermittentes et qui ne saurait se plier aux exigences de règle préétablies.

M. Zellweger, d'Uster, a demandé que le bureau international propose aux Parlements de tous les pays d'adopter une loi de protection pour la médiumnité.

Cette proposition a été appuyée par le délégué anglais, M. Hanson Hey, qui annonce à ce propos que les travaux anglais ont été traduits au fur et à mesure par un des premiers membres du bureau Julia, de Londres, qui fut fondé par le célèbre Stead, pour mettre en communication les mortels avec l'au-delà.

La séance de l'après-midi a été levée à six heures et a été suivie d'un banquet dans la salle communale de Plainpalais, où on a entendu plusieurs discours.

Les travaux se sont poursuivis le lendemain dans la salle communale des Eaux-Vives par la discussion sur la presse spirite. M. Eugène Philippe, avocat à la Cour de Paris, a prononcé un discours à ce sujet.

Le soir, conférence de M. Benezech, de Montauban, sur l'action combinée des médiums et des esprits dans les phénomènes psychiques.

Le 13, dernière séance du congrès. Mme Kordon, de Genève, fit une communication sur l'éducation spiritualiste des enfants. M. Fernand Girod, de Paris, parla des expérimentations psychiques, notamment des déplacements d'objets qu'il était parvenu à fixer sur des plaques photographiques.

Plusieurs orateurs étrangers prirent encore la parole, puis M. Gabriel Delanne, qui présidait, traduisit la pensée maîtresse qui semble se dégager des travaux du congrès : c'est le désir unanime des spirites de soumettre à un contrôle sévère tous les faits psychiques.

C'est à Paris, en 1916, que se tiendra le prochain congrès.

LE FANTOME D'ADELINA

On a beaucoup écrit sur les guerres d'Espagne de l'Empire. Elles n'en sont pas mieux connues, et les Souvenirs de campagnes, pleins de vivacité et de rondeur, du capitaine Marcel, que publie le commandant Var (1), apportent une précieuse contribution à leur histoire. Fils de petits vignerons de Bar-sur-Seine, brave soldat sorti du rang, le capitaine Marcel ne se préoccupe pas des questions politiques ni techniques. Il raconte ce qu'il a vu, les dures étapes, les combats acharnés, les misères et les plaisirs de garnison du troupier.

Le 69e de ligne, auquel appartenait Marcel, comme sergent à la compagnie de voltigeurs du 3e bataillon, était en garnison à Glogau, en Silésie, lorsqu'un ordre soudain lui fit quitter ce doux pays pour se rendre en Espagne à marches forcées. Quel contraste ! En Silésie, le soldat français était traité en vainqueur chéri. « Il n'existe pas, toutes les nations le reconnaissent, d'homme plus aimable et plus galant que le militaire français, dit Marcel sans fausse modestie ; les Silésiennes, si douces et si tendres, rendaient justice en grand nombre au mérite des enfants de la victoire. » Un homme isolé faisait la loi à tout un bourg, dit Rocca. En Espagne, c'est la résistance indomptable, des marches si dures que beaucoup de soldats, épuisés et désespérés de ne pouvoir suivre, se suicideront sur les routes, rapporte Balagny ; le manque de vivres, l'insécurité continuelle, une guerre d'extermination.

C'est en Espagne que Marcel conquit tous ses grades. Il est promu sous-lieutenant pour avoir passé le premier le pont de Bibaye en Galicie et fait plusieurs prisonniers dont un chef de bataillon ; il est nommé lieutenant après la bataille des Arapiles, où il fut grièvement blessé et capitaine en juillet 1813, au moment où l'armée rentrait en France, affaiblie mais tenant toujours tête à l'ennemi. A la réorganisation du 69e sous la Restauration, il ne fallait que 24 capitaines, Marcel étant le 25e par rang d'ancienneté fut mis à la retraite, mais reçut la croix de la Légion d'honneur que l'Empereur n'avait pas encore donnée à cet admirable soldat. Il se retira à Bar-sur-Seine, où un mariage avantageux lui permit de faire valoir de nombreux arpents de vigne.

(1) *Campagnes du capitaine Marcel*, du 69e de ligne, en Espagne et en Portugal (1808-1814), publiées par le commandant Var. 1 vol in-16. Plon-Nourrit.

Les aventures galantes tiennent une grande place dans les Souvenirs du capitaine Marcel. Si nous en croyons le portrait placé en tête du volume, il était pourtant fort laid. Mais les belles Espagnoles qui disaient volontiers : « Je me meurs pour les militaires français » montraient beaucoup d'indulgence.

Au milieu de tous ces récits, faits d'une plume alerte et sans prétention, on trouve une anecdote tragique qui a bien le ton des « Nouvelles » du temps, telles qu'en écrira Nodier (*Piès de la Sierra*, etc.). Il s'agit d'un officier, le capitaine Collin qui, blessé, est soigné avec un admirable dévoûment par une jeune personne nommée Adelina.

« ... Né avec un de ces tempéraments de feu qui rendent les hommes si aimables, mais en même temps si malheureux, le capitaine Collin n'envisageait la reconnaissance que comme un dévoûment et tous ses sentiments se transformaient en passions : il crut qu'il ne témoignerait jamais assez de reconnaissance à celle qui lui avait témoigné tant de dévouement. Il n'osait plus accepter ses services, voulant déjà commencer, disait-il, à s'acquitter des dettes immenses qu'il avait contractées. Il ne pouvait souffrir qu'elle le veillât et exigeait qu'elle allât prendre du repos, mais bientôt il n'en fut plus pour lui. Une passion violente s'empara de son cœur et malgré tous ses efforts, il fut impuissant à la dissimuler ; il s'en aperçut un jour à la réserve subite d'Adelina et, craignant de tout perdre, osa se déclarer. Adelina repoussa son amour, mais au prix de quelles souffrances cachées ! Quand le service m'en laissait le temps, j'allais souvent visiter le capitaine Collin, et j'étais témoin des soins que lui prodiguait celle qu'il aimait : quelquefois elle pansait la plaie et j'y voyais tomber quelques larmes, qu'elle s'efforçait en vain de retenir et de cacher. Quant au capitaine, il ne lui parlait pas, mais ses regards étaient brûlants et son silence passionné. Adelina était soutenue par une piété réelle... »

Mais la lutte contre son cœur fut si cruelle que la pauvre jeune fille tomba malade et mourut. Le désespoir du capitaine Collin fut effrayant. Bientôt son esprit s'égara ; il croyait toujours voir Adelina près de lui.

« Après un accès terrible, il tomba dans une sorte de prostration, ne dormant plus, mangeant à peine et regardant toujours fixement un point de la chambre où il était couché. Un jour que nous lui reprochions amicalement son indifférence pour nos soins, il nous dit : « Mes amis, je vous suis reconnaissant des consolations que votre amitié me prodigue, mais elles sont inutiles, car Adelina est revenue : elle m'a annoncé que je ne tarderai pas à la rejoindre, et même en ce moment elle est là et vous avez interrompu l'entretien que j'avais avec elle. » En même temps, il désignait de la main un fauteuil vide placé dans un coin de la chambre. Je dois avouer que, bien que nous fussions affranchis depuis longtemps des ténèbres de la superstition, ces paroles nous glacèrent d'effroi et, malgré nous, tous nos regards se portèrent vers le fauteuil : Collin ne s'occupait d'ailleurs plus de nous et, les yeux fixés vers l'apparition invisible pour nous autres, semblait continuer une conversation surnaturelle.

« ... Le surlendemain, le 69e partit pour la Corogne avec un bataillon du 6e léger, justement celui de l'infortuné Collin. Les habitants de la Corogne donnèrent une fête publique où s'étaient rendues toutes ces femmes méprisables qui conservent, dit-on, les mœurs d'une ville en les corrompant. Nous les examinions en parcourant le bal, deux officiers du 6e léger et moi, lorsque nous fûmes surpris de voir, parmi ces Laïs, une jeune personne dont la ressemblance avec Adelina était frappante. Nous courons vers un troisième officier et lui demandons s'il veut que nous lui montrions le portrait de la maîtresse de Collin, probable ment plus exact et sûrement plus réel que celui dont ce malheureux était obsédé : l'officier vient, regarde, et bientôt sa surprise égale la nôtre. L'idée nous vient aussitôt de profiter d'une circonstance aussi singulière pour mettre un terme aux maux de notre ami. Persuadés que le fantôme qui le poursuivait ne tiendrait pas contre l'objet réel que nous lui opposerions et que son imagination serait désabusée lorsque ses sens seraient frappés, nous nous déterminâmes à lui présenter, sous les habits d'Adelina, celle qui en avait la figure ; nous convînmes avec la courtisane du déguisement qu'elle devait prendre, du lieu où elle devait se rendre, du signal auquel elle devait obéir quand elle devrait avancer, de son attitude, de sa démarche, en un mot de tout ce qu'exigeait le rôle qu'elle devait jouer. Nous allons trouver Collin et lui demandons une preuve d'amitié : « Nous partons, lui disons-nous, et peut-être ne nous reverrons-nous plus ; bien que nous vous sachions à peine rétabli, venez souper avec nous, cœurs sensibles qui vous aimons. » Il n'ose refuser, il arrive, on se met à table. Il n'avait pas dit un mot et le repas allait finir lorsque, pour provoquer l'émotion nécessaire à ce que nous voulions obtenir, nous lui parlons du jour fatal où il reçut le dernier soupir de son amante. Sans nous répondre, il sourit, regarde fixement un lieu peu éclairé qui était vis-à-vis de lui et, étendant les bras, fait le geste d'attirer à lui et de serrer dans ses bras

l'objet que son désir lui réalise. Nous donnons à l'instant le signal, et la fausse Adelina entre : il l'aperçoit, recule précipitamment, frissonne et s'écrie : « Mes amis, mes amis, sauvez-moi, je suis perdu ! Je n'en voyais qu'une et voici que j'en vois deux ! » Nous voulons lui démontrer son erreur, il ne nous entend pas, tombe en convulsions et meurt quelques heures après en prononçant le nom d'Adelina. Le lendemain matin, nous le conduisîmes au champ du repos avec tous les honneurs dus à son grade : les soldats de sa compagnie réclamèrent l'honneur de porter eux-mêmes le corps de leur brave capitaine... »

Ce genre d'illusion et d'obsession est bien connu. Un des plus célèbres exemples est celui de Cromwell qui « voyait » à certains moments le spectre sanglant de Charles Ier. Les spécieuses explications scientifiques et physiologiques que l'on en a données n'enlèvent à ces faits étranges ni leur curiosité, ni leur mystère.

J. R.

ÉCHOS

Une visite à Jemeppe

Que devient le temple de Jemeppe, privé d'Antoine le Guérisseur ? M. F. Crucy, dans l'*Humanité*, nous en donne des nouvelles.

Nous avions parcouru, depuis le matin, la région industrielle qui s'étend entre Liége et Flémalle, sur la rive droite de la Meuse, et nous allions revenir sur nos pas, lorsque mon compagnon de route, Louis Piérard, rédacteur au journal de Bruxelles, *Le Soir*, me dit :

— Savez-vous que nous sommes ici tout près du pays des « Antoinistes » ?... Vous avez bien entendu parler de l' « Antoinisme », cette religion nouvelle dont l'apôtre, Antoine le Guérisseur, qui mourut l'an passé, fut suivi jusqu'à la fosse commune par un cortège de plus de quinze mille fidèles gémissant et pleurant ! Eh bien, tenez, c'est en face, sur l'autre rive du fleuve, à Jemeppe, que ce nouveau messie a bâti son église. Si nous allions la visiter ?

J'acquiesçai. Trois amis se joignirent à nous et, trente minutes après, l'auto menée par l'un d'entre eux nous déposait devant le temple.

C'est une maison neuve dont les fumées n'ont pas encore noirci la façade blanche. Aucun signe, aucun emblème extérieur ne désignent l'église. Ces mots seulement, en majuscules d'or : *CULTE ANTOINISTE.*

Au bruit que fait l'auto, qui stoppe devant la porte, une petite femme, toute vêtue de noir, apparaît sur le seuil et nous observe. Elle tient les bras croisés, la main droite coulée dans la manche gauche et la main gauche dans la manche droite, à la manière des religieuses. Elle ne porte ni coiffe ni bonnet ; elle a des cheveux grisonnants, rassemblés vaille que vaille, un visage un peu gras à peau plissée et jaune, et deux petits yeux qui ne nous quittent pas.

Nous nous approchons et lui exprimons notre désir de visiter le temple. Alors, en s'effaçant :

— Entrez ! dit-elle ; la maison du Père est ouverte.

Nous sommes dans un vestibule carré. Au fond, une porte à deux battants rembourrés. Contre le mur de droite, un grand tableau sur lequel sont inscrits les noms des villes où l'« Antoinisme » a des églises. Il y en a plusieurs à Paris ; il y en a aussi à Vienne, à Pétersbourg, au Caire, en Amérique, même en Nouvelle-Zélande.

— Vous êtes la Mère Antoine ? demande l'un de nous.

— Je suis la guérisseuse du temple. La Mère se tient chez elle ; on ne la voit que le matin pour les « opérations » ; moi, je reçois les malades à toute heure.

La « guérisseuse » ! Les « opérations » ! Loin de marquer des bornes à notre curiosité, elle l'excite.

***

Elle se dirige vers la porte aux battants rembourrés ; elle l'ouvre et nous entrons dans le sanctuaire, dont les portes se renferment derrière nous. Les cinq voyageurs gardent le silence ; mais la « guérisseuse », les bras croisés et les mains dans ses manches, parlant un peu du nez, fait le cicerone...

Nous nous tenons debout dans l'arrière-partie de la salle. Devant nous, les chaises en rangs bien alignés. A la place d'autel, au fond, une tribune à laquelle on accède par un double escalier. C'est du haut de cette estrade que le Père enseignait et c'est là que, depuis la mort d'Antoine, la Mère, quittant chaque matin sa retraite, se montre aux fidèles pendant quelques instants.

A droite de la porte d'entrée, un évier long au-dessus duquel trois robinets allongent leurs becs ; à trois clous correspondants, sont accrochés trois gobelets retenus au mur par des cordons. Et il y a encore cette inscription :

Cette fontaine n'a d'autre destination que de désaltérer
Ceux qui viennent dans ce Temple.
En faire un autre usage est un manque de foi
Qui porterait plutôt obstacle à la guérison.
Votre foi en l'opération du Père seule
Vous guérira.
LE CONSEIL.

Nous entourons la guérisseuse et nous la pressons de questions sur l'art, le secret, les moyens de guérir. Et d'abord, comment le Père Antoine opérait-il ? Bras croisés, d'un bref mouvement de tête, elle montre la tribune :

— Le Père, il donnait la bénédiction à tous les malades. La Mère fait la même chose.

— Cela suffit ?

— Si vous croyez au Père, oui... Il faut croire au Père... Vous pensez au Père : c'est comme un courant électrique que vous sentez... Moi, je ne crois qu'au Père.

J'ai eu un dérangement d'estomac et j'ai été longtemps malade ; je suis venue ici et il m'a guérie... Et j'ai mon mari qui a eu une « pumonie » et qui a été guéri lui aussi...

— Mais vous-même, lui dis-je, vous faites des guérisons ?

— Tout le monde peut en faire ! répond-elle. Vous le pouvez, vous aussi : c'est un dévouement.

A l'entendre, guérir se fait ainsi, sans qu'on sache comment. On peut guérir sans l'aide d'un intermédiaire :

— Si vous avez une peine, murmure-t-elle sur un ton qui veut se faire persuasif, vous venez ici, vous pensez au Père et vous sentez tout de suite quelque chose qui vous dégage.

— Le « courant électrique » ! murmure l'un de nous.

— La Mère Antoine fait-elle des guérisons ? demande un autre.

— La Mère Antoine fait comme faisait le Père ; mais elle ne parle pas. Elle vient le matin ; elle monte à la tribune ; elle étend la main et c'est fini... La Mère ne parle avec personne, sauf pour des questions morales.

Nous exprimons le désir de voir la Mère. Elle nous fait dire que si nous revenons une autre fois, après avoir lu les enseignements du Père, elle nous parlera peut-être. Toutefois, la petite vieille en noir ramène avec elle une autre « sœur ».

C'est une dame aux cheveux noirs, aux yeux très noirs, et qui nous livre tout d'un trait, l'histoire de sa vie et de sa conversion. Elle a « couru » le monde, dont elle connaît le fond et le tréfonds. (Ce disant, elle nous lance un regard qui semble dire : « Vous autres, hommes, vous m'entendez ! ») Bref, elle s'était retirée à Monte-Carlo. La maladie, plusieurs maladies l'accablaient. Jeune, elle eut longtemps des accès de somnambulisme. Un jour, « une comtesse » lui parla du Père Antoine, lui conseillant de l'aller voir :

— Et je suis venue ici ! Et le Père m'a inspirée tout de suite et j'ai été guérie ! Depuis, je me suis vouée à l'Antoinisme !

***

Tandis que mes compagnons entretiennent la « sœur » aux yeux noirs, au visage amaigri, qui a « couru le monde » et qui « connaît la vie », je parcours la brochure contenant l'enseignement du Père et les confessions de quelques adeptes notoires, je constate que tous ceux-ci sont venus ici pour y chercher d'abord la guérison de leurs diverses maladies.

Et c'est la maladie qui semble avoir aidé l'apôtre lui-même à découvrir sa voie :

— La maladie, a-t-il raconté, m'avait tellement affaibli que, par moments, je ne savais plus si j'avais un corps ; mon esprit était devenu d'une sensibilité incroyable ; alors je palpais tous les fluides dans lesquels je puisais les pensées pour me diriger.

— Vos convertis, dis-je à la « sœur », sont tous d'anciens malades !

Ou des malades actuels. Une religion de malades, tel est l'effet assez juste que produit l'Antoinisme à notre confrère.

Les idées posthumes de Napoléon

C'en est fait : la communication est désormais bien établie entre les vivants et les morts. Ceux-ci parlent ; et comme ils sont infiniment plus nombreux que nous, et généralement plus instruits, et comme ils ont à se venger d'un long silence, ils donnent leurs conseils en abondance. Emu par les difficultés politiques de l'Europe, Napoléon, dans une communication privée, vient de faire connaître son sentiment sur l'ambition et sur la gloire.

Il a parlé à M. Eugène Sorgue, à Oran, le 4 mai dernier, à dix heures du soir, dans une séance privée de spiritisme. Les morts sont à l'affût de ces évocations. Les empereurs, les capitaines, les grands poètes, se précipitent les premiers, et ce sont eux qui répondent d'abord, écartant la foule anonyme des ombres ; ainsi apparurent-ils jadis à Ulysse comme une foule pressée. M. Sorgue ayant appelé l'esprit, Napoléon, par droit de conquête, s'empara de la communication, et parla aussitôt politique.

La mort apaise beaucoup l'orgueil, et les morts ont, à l'ordinaire, le ton de l'humilité. Napoléon dit à son modeste auditoire : « Je vous remercie de tout cœur de votre haute bienveillance à mon égard... » Et, entrant au vif de son sujet, l'illustre conférencier explique la vanité de la gloire : « C'est très pénible pour les esprits de constater comme tout le mal qui est fait par la politique disparaît si vite des têtes de tout un peuple. La gloire que vous croyez avoir acquise s'oublie très vite et ne laisse que de vagues souvenirs. Vous n'êtes pas à plaindre d'oublier votre gloire, parce que tout ce que vous appelez gloire n'est, en réalité, qu'une grande monstruosité envers l'humanité ».

On ne reconnaît pas entièrement le style si net et si vigoureux de l'empereur. Mais la mort est la grande égalitaire et il n'y a plus d'hommes de génie sous la terre. Les défunts, réduits à une intelligence commune, s'expriment tous dans ce langage un peu pâteux qui semble être celui de l'au-delà.

Napoléon dit encore : « Cette monstrueuse politique que vous faites sur terre est presque toujours inspirée par des ambitions personnelles de quelques individus. C'est une impardonnable méchanceté de la part de ces gens de prêcher à tout un peuple qu'il s'agit de sa vitalité, de sa religion, de sa liberté. Ce ne sont que des

mots pour influencer les grandes masses, parce que ceux qui les disent savent très bien que personne ne peut enlever du monde ce que Dieu y a créé ».

Il y a là un fatalisme qu'on reconnaît, avec un mépris de l'ambition qui surprend davantage. L'Empereur s'attend à cet étonnement, et il en attend de bons effets. Il a donc demandé à ses auditeurs de publier ces vérités, en déclarant qu'il les avait dictées.

M. Sorgue a bien voulu se souvenir que Napoléon, ayant confisqué le *Journal des Débats*, en avait fait le *Journal de l'Empire*. Il a donc cru se conformer à la pensée de son interlocuteur en envoyant ici cette page d'outre-tombe. On la publie avec respect. Mais on ne peut s'empêcher de penser que tandis que le conquérant parlait, il y avait sans doute une nuée de pauvres petites âmes faibles qui se pressaient à la même place, et qu'il a dû d'abord repousser : de pauvres petites âmes, en vérité, qui avaient sans doute des choses très pressantes à dire, on ne saura jamais quoi... — Y. (*Journal des Débats*.)

Les fantaisistes de l'au-delà

[*Sous ce titre, à propos du Congrès spirite qui vient d'avoir lieu à Genève et dont nous parlons d'autre part, M. Emile de Saint-Auban consacre à ceux qu'il appelle « les francs-tireurs de la métaphysique », une intéressante étude dont voici la fin* :]

Aujourd'hui, si le corps intéresse beaucoup de gens, n'allez pas croire que l'âme indiffère à tout le monde. L'âme avec ce que le mot évoque de phobie du néant, d'espoir caressé, de survie ardemment voulue, garde une grosse clientèle. L'angoisse de Pascal est moins insistante, elle est surtout moins géniale, mais elle parle encore, et le moderne Hamlet a sa manière de frissonner au bord des tombes. Il arrive à nos positivismes de masquer une imagination avide de jeter sa gourme, pourvu qu'en la jetant elle n'ait pas l'air clérical.

Notre époque est frondeuse et gobeuse ; elle fuit le décor, l'habit des vieux credo ; mais dès que le mystère a changé de costume il reprend son empire. A défaut de la foi, l'esprit de foi continue de sévir. L'éternel besoin de savoir, qui enfante celui de croire, gère curieusement une foule de cerveaux empressés à s'évader des temples officiels, mais volontiers emprisonnés dans les nefs bizarres, les absides équivoques, et les bas côtés excentriques de petites chapelles bâties par leurs fantaisies. En marge des dogmes étiquetés, à deux pas des cathédrales plus ou moins concordataires, s'épanouit ainsi une inquiétante floraison de mystiques architectures.

Il paraît qu'à Lyon, au pied de la colline de Fourvière, demeurent des spécimens de chaque hérésie condamnée ; les pires folies théologiques habitent les quais du Rhône et de la Saône. A propos d'un chapitre que consacrait un de mes livres aux sectes lucifériennes. Huysmans me donnait la liste des maisons de Versailles où se dit la messe noire ; — pas un dieu des olympes les plus surannés, des walhalls les plus désuets, qui ne conserve des fidèles, ajoutait-il.

L'été dernier, la plaine anglaise de Stonehenge, qui possède des ruines fameuses et mystérieuses, ne voyait-elle pas des *sun-worswipers*, des adorateurs du soleil, continuer les parsis et les guèbres ? Sous les yeux des soldats du camp voisin d'Aldershot, des misses fraîches et roses, plus agréables et moins nuisibles que les suffragettes, exécutaient des pas rituéliques ; elles acclamaient l'astre, quand il se couchait ; elles n'ont pas dû l'acclamer souvent, car, pour se coucher, il faut se lever, et nos étés pourris font du soleil un Dieu plus caché que celui de l'Ecriture.

Bien plus nombreux et répandus sont les théosophes qui accommodent à l'européenne le brahmanisme et le bouddhisme, qui frottent d'occident les croyances d'une Asie contemporaine des genèses. Je sais des magistrats, des avocats, des officiers, des médecins, des écrivains, des mondains qui se moquent du catéchisme, mais ne se doutent pas une minute de la réincarnation; ils croient fermement qu'ils ont quatre corps: le corps physique, — le plus certain, celui qu'on voit, celui qu'on sent, celui qui est sujet au rhume, à la colique, à la migraine, — le corps astral, le corps mental, un autre encore ; il ne leur faut pas moins de tous ces corps pour loger leur âme ambitieuse ; ils affirment, sans sourciller, qu'on revit trois ou quatre mille fois, selon qu'on a été plus ou moins sage, avant d'acquérir le droit de ne plus revenir sur la terre, de rester un peu tranquille, de cesser des voyages qui forment la jeunesse mais fatiguent à la longue, et d'habiter la paix du Nirvâna ; ils répètent gravement que Mme Anie Besant, leur sainte et leur prophétesse, n'est qu'un avatar femelle du penseur Giordano Bruno, martyr de l'Inquisition.

Il y a quelques années, Mme Anie Besant accordait aux profanes de courtes audiences dans un fort coquet hôtel parisien mis à sa disposition par un *adepte* du meilleur monde ; j'eus la curiosité respectueuse d'aller lui demander quelques détails sur ses vies antérieures; elle me répondit, en femme d'esprit, que le mieux, pour l'homme, est de bien vivre sa vie présente. Je

garde le souvenir de la bonté de son visage et de la blancheur de sa robe ; j'eus l'impression du sourire de l'ange et de la neige de l'Himalaya.

Un mot de cette femme, qui n'est certes pas ordinaire, s'est gravé dans ma mémoire : « Il n'y a pas d'incroyants... les incroyants d'aujourd'hui croient une quantité de choses. » Vérité profonde. Beaucoup qu'on croit très laïcisés réalisent à l'envi la prophétie de Joseph de Maistre : « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses... »

ÉMILE DE SAINT-AUBAN.

ÇA ET LA

Les expériences du Docteur Carrel

Le professeur Pozzi a rendu compte, à l'Académie de médecine, des nouvelles expériences du docteur Alexis Carrel, correspondant national de l'Académie à New-York.

On se souvient qu'en juin 1912 M. Pozzi avait annoncé les premiers et sensationnels résultats obtenus par le docteur Carrel, au sujet de la prolongation artificielle de la vie des organes détachés de l'organisme. Un fragment de cœur de fœtus de poulet battait encore de façon normale plus de trois mois après son extirpation, et des cultures de tissu conjonctif s'accroissaient rapidement au début du cinquième mois de leur existence *in vitro*.

Ces curieuses expériences ont été continuées et leur résultats surprenants font l'objet de la nouvelle communication du professeur Pozzi.

Des colonies de cellules conjonctives provenant de ce même fragment de cœur extirpé depuis plus de quatorze mois, se développent encore aujourd'hui avec une grande activité. Il convient d'ajouter que cette persistance vitale a été entretenue par 166 à 167 passages dans du plasma normal de poulet adulte.

M. Pozzi entre ensuite dans des détails techniques sur les variations de l'activité et du volume du tissu conjonctif soumis aux expériences.

Il conclut que l'augmentation de volume constatée prouve que, dans ces expériences, il s'agissait non pas de simples phénomènes de survie analogues à ceux qui ont été observés, avant M. Carrel, par d'autres expérimentateurs, mais bien d'un fait nouveau ainsi formulé par l'auteur : « des cellules conjonctives peuvent vivre et se multiplier indéfiniment dans leur milieu de culture, comme des microbes ».

Ces expériences semblent montrer que des colonies de cellules conjonctives qui avaient vécu plus d'un an en dehors de l'organisme avaient conservé la faculté d'augmenter beaucoup de volume et de donner naissance à des quantités d'autres colonies.

Elle paraissent montrer aussi que la rapidité de la prolifération cellulaire peut être réglée aussi facilement que l'activité de micro-organismes.

— Ces colonies cellulaire en état d'activité déterminée et constante faciliteront sans doute, dit M. Pozzi, l'étude des facteurs physico-chimiques de la croissance des tissus et serviront peut-être un jour de réactif pour le diagnostic des propriétés dynamiques des tissus et des humeurs de l'organisme.

Les hommes porcs-épics de Strasbourg

Le docteur Goldschmidt, de Strasbourg, dont on connaît les relations remarquables sur le siège de cette ville et les souffrances des populations environnantes au cours de l'investissement en 1870, adresse à l'Académie, par l'entremise de M. Lereboullet, une intéressante étude qui vise un curieux cas de pathologie humaine. Le savant érudit alsacien y mentionne qu'une publication populaire — qui existe d'ailleurs encore aujourd'hui, — le *Messager boiteux*, de Strasbourg, publia en 1802 l'image pittoresque de deux *hommes porcs-épics*, les frères Lambert, que l'on avait exhibés à la foire principale de la ville. Cette annonce attira une assistance nombreuse dans la baraque, où l'on présentait en effet au public deux malheureux dont la peau rappelait assez l'aspect du porc-épic.

Déjà examinés par Tilésius de (Leipzig) et Blumenbach (de Gœttingen), les frères Lambert furent l'objet d'un très remarquable rapport de Thomas Lauth, professeur d'anatomie à la faculté de Strasbourg. Notre compatriote, dit M. Lereboullet, a très bien décrit l'affection dont étaient atteints les frères Lambert. Il a montré qu'elle n'était autre chose que la lésion cutanée si bien décrite par Kapori et Ernest Besnier sous le nom d'ichthyose hyperkératique.

Le rapport de Thomas Lauth a été inséré le 21 août 1802 dans les Mémoires de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, dont le père du docteur Lereboullet fut un des derniers présidents avant l'annexion.

Il convient, dit-il en terminant, de louer hautement le zèle et l'inlassable activité avec lesquels le docteur Goldschmidt, en dépit de son grand âge, sait retcuver et faire revivre les travaux de nos anciens maîtres de Strasbourg.

Le prodige de la chambre verte

Voulez-vous être aimé ? Voulez-vous être fort ? Voulez-vous être riche ? Voulez-vous être glorieux ? Oui, sans doute, M. Osborne Eaves, qui est quelque chose comme le prince des penseurs du Royaume-Uni, vient de nous révéler comment il fallait s'y prendre, non pas hélas ! pour être cela à la fois, mais pour être riche, ou glorieux, ou fort, autant qu'on peut être.

Il suffit de se déshabiller dans une chambre qui doit être, elle aussi, rigoureusement dénudée, et de s'asseoir, les mains sur les genoux, les yeux fixés vers l'est. Puis on attend. Au besoin, si le résultat tarde trop, on peut inter-

rompre sa méditation. Mais il faut la reprendre quelques heures après, en toute confiance. Plus les interruptions seront rares, et plus aussi sera rapide le succès.

Si la chambre est peinte en vert, c'est la fortune qui récompensera cette attente obstinée ; si elle est peinte en jaune, c'est le don de poésie, et si elle est peinte en rouge, le don d'amour. Il y a comme cela huit couleurs qui répondent chacune à une qualité appréciable. Et tout cela est tellement tentant que les adeptes, pourtant déjà nombreux, de la philosophie nouvelle, n'arrivent à rien parce qu'ils hésitent trop avant d'appeler les peintres. Vert ou rouge? Gloire ou amour? Cruelle énigme !

Le Fluor.

Quand devient-on vieux ?

A cette question un poète espagnol a répondu jadis, plaisamment :

— On devient vieux quand on constate « que les filles des femmes que l'on a aimées vous embrassent... comme une image sacrée » !

La réponse ne manque ni d'humour, ni même de psychologie.

Se plaçant à un point de vue plus scientifique, un chimiste éminent, M. Armand Gautier, estime, lui, que nous devenons vieux lorsque nous perdons notre « fluor »...

Oui, *notre* fluor. Car sachez que nous possédons tous, éparse à travers notre organisme, une certaine quantité de fluor. Dans quelles proportions ce précieux métalloïde nous est-il dispensé ? C'est ce qu'a entrepris de déterminer, de concert avec M. Clausmann, M. Armand Gautier, au cours de curieux travaux dont il vient de rendre compte à l'Académie des Sciences.

Ces travaux ont établi la présence de fluor sous notre peau, dans nos cheveux, nos dents, nos ongles. Mais la dose de fluor contenue en ces diverses parties de notre individu est loin de rester immuable : elle va se raréfiant. paraît-il, à mesure que le cheveu grisonne, que la dent s'use, que l'épiderme se flétrit. En outre, d'une façon générale, le fluor se révèle plus abondant chez l'adulte que chez le vieillard.

Il semble donc que le fluor soit une condition de vitalité, et que sa disparition entraîne la décrépitude.

Par conséquent, si nous voulons ne point vieillir, rien de plus simple : attachons-nous à conserver notre fluor. Notre santé ne se maintiendra *florissante* que si elle demeure, oserai-je dire, *fluorissante*.

Fort bien — mais comment arriver à ne pas perdre son fluor ?

Cela, les chimistes ne nous le disent point. On sait depuis longtemps que la science ne résout jamais qu'à moitié les problèmes relatifs à la prolongation de l'existence.

Les grenouilles de Pékin

« La situation, nous écrit-on, s'aggrave entre les partis politiques. Auparavant, malgré les luttes âpres qu'ils se livraient, les partis témoignaient cependant d'un certain désir de conciliation. Maintenant, la guerre au couteau est déclarée, nationalistes contre démocrates et républicains. Les partisans du président déclarent qu'au besoin celui-ci s'imposera au Parlement par la force. Le président lui-même paraît excédé des procédés de ses adversaires et désireux de mettre un terme au gâchis parlementaire. On s'attend à des événements plus graves et nombre d'habitants ont quitté le pays. On ne parle que du départ des grenouilles, ces animaux qui sont extrêmement nombreux ont disparu de la ville, des étangs et des marais, etc., etc., et, le soir, on ne les entend plus. Le peuple, superstitieux, voit dans ce phénomène un indice de la colère du ciel et des maux qui menacent la capitale. »

C'est une correspondance qui nous arrive de Chine. Les grenouilles ont quitté Pékin, mais on ne nous dit pas où elles sont allées.

Notre « Prince des penseurs », Brisset, qui prétend que l'homme descend de la grenouille, trouvera cette nouvelle impressionnante.

Les évolutions du féminisme

Mme O. de Bezobrazow, fondatrice du Féminisme spiritualiste, fera, en juin à Paris, salle des Sociétés savantes, une conférence de propagande initiatique sur les « Évolutions du Féminisne transcendant ». Les personnes désireuses de recevoir à titre gracieux la dernière conférence de Mme O. de Bezobrazow : « Où est la Force » (Gerbe de Pensées) peuvent s'adresser au bureau de la propagande initiatique du Féminisme spiritualiste à Saint-Germain-en-Laye (provisoire), rue de Noailles, 15, Mlle Theuriet.

Les danses d'Echternach

Il s'agit d'une procession, la procession des sauteurs, qui, chaque année, le mardi qui suit la Pentecôte, attire des milliers de fervents et de curieux dans l'aimable petite ville luxembourgoise d'Echternach.

M. Max Nordau décrit minutieusement dans la *Revue* cette étrange coutume. Le cortège religieux va chercher la procession qui se forme au pont de la Saar et qui ensuite accomplit son pèlerinage annuel au tombeau de saint Willibrod, le saint local. « De robustes instruments de cuivre lancent un air de danse, au rythme court et sautillant ». Une première ligne de danseurs est composée de jeunes garçons, tête nue et en manches de chemise : « ils sont par rangs de quatre ou six ; en se tenant par la main, ils dansent une polka réglementaire, trois ou cinq pas en avant, deux ou trois en arrière » ; et les pèlerins de chaque paroisse viennent ensuite, tous dansant, et chaque paroisse a d'ailleurs son orchestre. C'est un effroyable ouragan de dissonances, « car, si tous ces orchestres jouent le même air », ils le font « dans des temps divers, sans concordance dans la mesure ». C'est comme dans un « demi-rêve qu'on voit passer ce défilé dansant, mais, dit M. Max Nordau, à travers le léger brouillard qui enveloppe les sens on remarque des figures et des faces

qui se gravent à jamais dans l'esprit » : « Des femmes naines, difformes, bossues, dansent leur polka avec le plus de passion, avec, sur leurs visages brûlants et trempés de sueur, une expression d'attente et d'espoir qui remue le cœur. Des petites vieilles, dont les membres ont perdu toute souplesse et ne se plient plus dans les articulations, sautillent, raides comme des bâtons, telles des poupées de bois taillées d'une seule pièce, gémissant sous l'effort, ne s'accordant aucun répit, parfois appuyées de tout leur poids sur des voisines plus jeunes. Des femmes en grand deuil, certaines formant des groupes tragiques, aïeule, mère et fille réunies, enveloppées de crêpes noirs, dansent, l'esprit absent, le regard perdu dans le lointain, les figures assombries par l'ombre de la douleur ; et le contraste entre le sens du geste et le langage des physionomies est grotesque et terrible comme le désespoir de Paillasse devant le cadavre de l'infidèle adorée qu'il vient d'assassiner. »

La « Sainte » de Viterbe.

On a annoncé la mort, à Viterbe, d'une religieuse souffrant depuis cinquante-deux ans d'une maladie qui fit d'elle une martyre, et peut, un jour, en faire une sainte. Un lecteur de l'*Echo de Paris*, auquel il a été donné d'approcher, de voir et d'entendre l'extraordinaire créature que fut donna Maria Benedetta, et a même été chargé plus d'une fois, par des personnes à qui il avait parlé d'elle, de lui transmettre des demandes de prières, communique à son journal la réponse admirable de sérénité chrétienne qu'elle fit à une de ces requêtes :

Monastère de la Duchesse, Viterbe.
De la Croix, le ... septembre 1909.

« Illustrissime Seigneurie,

» M. X... m'a fait connaître l'affliction où se trouve Votre Illustrissime Seigneurie, malade depuis si longtemps, sans espoir de guérison. J'ai grand pitié de vous, car je comprends combien est dure à l'humanité la souffrance, moi qui depuis quarante-huit ans passés, me trouve étendue sur mon lit, immobilisée par un mal rebelle à tout traitement.

» Quand je suis tombée malade, j'étais dans la fleur de ma jeunesse, ne comptant que vingt-quatre années. Et maintenant j'en ai soixante-treize, accomplies le 6 mars. Et durant tout ce temps-là j'ai été prise par toutes les maladies, même par des maladies mortelles. Aussi j'ai pitié des pauvres malades et je prie pour eux, afin que Jésus les guérisse. Aussi, de tout mon cœur je prie pour vous, afin que Jésus vous donne la guérison, si ce doit être pour le bien de votre âme ; car à quoi nous servirait la santé temporelle, si elle n'était pas pour notre éternel salut !

» Oh ! courage, ma chère compagne de croix ! Dieu nous aime, et s'il veut nous garder dans les tourments (qui passent vite) sur cette terre, il le fait pour nous rendre heureux dans l'éternité. Oh ! quand nous serons au ciel, alors seulement nous pourrons comprendre quelle faveur Dieu fit à nos âmes en permettant que les maladies nous fassent gagner des trésors de joie et des degrés de gloire éternelle. Alors nous baiserons cette main très sainte qui nous aura frappé et nous remercierons Dieu de n'avoir pas écouté nos prières et celles d'autrui pour notre guérison.

» M'avez-vous comprise, ma très chère dame ? Ayez bon courage et soyez joyeuse et résignée à la volonté de Dieu. Viendra le jour où nous chanterons *Alleluia*.

» Je vous salue, je vous prie de me pardonner si je vous ai ennuyée, et de me croire, de Votre Seigneurie Illustrissime la très humble servante.

» D. M. Benedetta FREY. »

La salière renversée.

Du *Cri de Paris* :

Les mariages, qui se font souvent pour peu de choses, échouent parfois pour moins encore. On avait projeté, il y a quelques années, d'unir la veuve inconsolable d'un grand écrivain, mort tragiquement, à un jeune littérateur, qui lançait alors une école éprise des temps futurs.

Il y eut des déjeuners où la charmante femme put apprécier les théories foudroyantes du jeune écrivain qui balayait d'un geste tous les souvenirs et toutes les croyances.

Puis il y eut un dîner. Mme M... renversa une salière.

— C'est ennuyeux, déclara le jeune écrivain, ça porte malheur.

La belle veuve se prit à rire :

— Vous, un futuriste, superstitieux ?

Et elle renversa les salières de ses voisins.

Sans un mot, le contempteur du passé se leva, fit le tour de la table pour enlever toutes les salières et les remit aux domestiques. Et il ne fut plus question de mariage.

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.